Gwenaëlle Aubry

Personne

roman

Gwenaëlle
Aubry

MERCVRE DE FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Romans

LE DIABLE DÉTACHEUR, Actes Sud, 1999.
L'ISOLÉE, Stock, 2002.
L'ISOLEMENT, Stock, 2003.
NOTRE VIE S'USE EN TRANSFIGURATIONS, Actes Sud, 2007.

Essais

PLOTIN. TRAITÉ 53 (I, 1). QU'EST-CE QUE L'ANIMAL? QU'EST-CE QUE L'HOMME?, traduction et commentaire, Cerf, 2004.
DIEU SANS LA PUISSANCE, Vrin, 2006.
LE (DÉ)GOÛT DE LA LAIDEUR, Mercure de France, 2007.
LE MOI ET L'INTÉRIORITÉ (études réunies en collaboration avec Frédérique Ildefonse), Vrin, 2008.

PERSONNE

Gwenaëlle Aubry

PERSONNE

ROMAN

MERCVRE DE FRANCE

L'auteur remercie le Centre national du livre
pour la bourse qui lui a été attribuée.

© *Mercure de France, 2009.*

Extrait de la publication

« Je n'écris pas pour dire que je ne dirai rien, je n'écris pas pour dire que je n'ai rien à dire. J'écris : j'écris parce que nous avons vécu ensemble, parce que j'ai été un parmi eux, ombre au milieu de leurs ombres, corps près de leur corps ; j'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l'écriture ; l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie. »

GEORGES PEREC

« On doit porter le deuil pendant sept jours pour un mort, pendant tous les jours de sa vie pour un fou. »

SAINT AUGUSTIN

« Mais qui donc à la fin, toi, le fou ?
Moi ? »

ANTONIN ARTAUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Antonin Artaud

Le 9 décembre 1945, Antonin Artaud écrit, depuis Rodez, à Henri Parisot.

Il dénonce les armées d'envoûteurs qui de toutes parts le guettent pour faire irruption en lui, camper dans son esprit, parasiter sa chair, se nourrir de sa vie

il dit ce que c'est que de porter en soi une telle armée, d'être pour soi-même une terre fourmillante et désertée, de ne trouver à l'intérieur de soi que l'enfer des êtres extérieurs à soi,

il dit, pire que la douleur, que l'éternel enfer l'explosion de son véritable *moi.*

Dans cette lettre du 9 décembre 1945, il délire, on peut appeler ça comme ça aussi, il est Jésus mis en croix sur le Golgotha puis jeté sur un tas de fumier, il est le blasphémateur et l'évêque de Rodez, saint Antonin et Lucifer

et dans les cahiers qu'il noircit cet hiver-là, il se proclame, en outre, père-mère, homme-femme, matière frénétique de tous les engendrements, matrice de filles innombrables

son corps a pris les dimensions de l'univers entier, est

Extrait de la publication

devenu la terre d'élection des théogonies, son esprit le fuit mais ramasse en lui toute l'histoire de l'humanité,

il est le maître du réel, le possible est ce dont il décide, l'infini lui obéit car dit-il

le réel, comprends pas

il est le réel lui-même, sonore, débordant, pulsatile,

qu'il soit aussi Antonin Artaud

Mr Antonin Artaud, né à Marseille le 4 septembre 1896, pour être précis,

il le signale encore, mais c'est de peu d'intérêt, une idée de derrière la tête, une thèse périmée,

en revanche il est une chose qu'il sait, qui surnage dans ce naufrage, une vérité calme et limpide

à laquelle on sent, lorsqu'il l'énonce, qu'il peut, pour un instant au moins, s'arrimer :

Je suis un grand poète et c'est tout.

En cet hiver 45, voilà huit ans déjà qu'Artaud est interné. Il est passé par l'asile de Sotteville-lès-Rouen, par Sainte-Anne, où Lacan l'a jugé « fixé » dans son délire, incapable d'écrire à jamais, par Ville-Évrard, où il a été transféré du quartier des agités à celui des épileptiques, du quartier des épileptiques à celui des gâteux, du quartier des gâteux à celui des indésirables. À Rodez, où il arrive en février 43 à demi mort de faim et vêtu comme un clochard, il parle de Dieu avec le docteur Latrémolière, de poésie avec le docteur Ferdière, il traduit Lewis Carroll, fait des génuflexions dans la cathédrale, crache et se signe sur le passage des femmes enceintes. Il subit aussi mille deux cents électro-

Extrait de la publication

chocs en trois ans. De ces séances il sort brisé, plus d'os ni de contours, un corps sans nerfs, une tête sans sang, un *état flaque*, pendant des semaines il se voit *à la poursuite de son être comme un mort à côté d'un vivant qui n'est plus lui*. Mais il recommence à écrire, à dessiner, à noircir des cahiers.

Le 10 décembre 1945, au lendemain de la lettre d'Artaud à Henri Parisot, mon père naissait. J'ignore de quand date sa première hospitalisation. J'aurais pu en retrouver trace, peut-être, dans l'un de ses carnets : agendas de cuir noir, cahiers d'écolier, « livres de brouillon », blocs à en-tête d'hôtels, feuilles volantes, notes griffonnées au revers d'un cours, de quoi remplir des cartons entiers. On pourrait sur certains apposer les noms des hôpitaux et des maisons de santé où il a séjourné — Cahiers de la Roseraie, Cahiers de la Verrière, Cahiers d'Épinay… Mon père n'était pas *un grand poète et c'est tout*. Il n'a pas inscrit sa souffrance en beauté et en puissance, sa folie en génie, inventé une langue de sacres et de massacres. J'ai lu quelques-uns de ces cahiers, je les ai oubliés. Tout ce que je sais, c'est que chaque jour de sa vie ou presque, il a écrit. Chaque matin, chaque soir, il s'est assis à son bureau, il a allumé une Pall Mall ou une Craven A, dont la cendre troue les feuillets, et il a tenté de recomposer sa vie. Pas de récits, sinon de rêves, mais des comptes, des bilans, des listes de choses à faire (« *Téléphoner aux filles, payer loyer, tenir jusqu'à demain* », et le lendemain il raye et en marge il écrit « *FAIT* »), et surtout, sans cesse recommencés, des

Extrait de la publication

schémas : lignes droites partagées en segments, segments de bonheur, segments de malheur, segments avec et sans alcool, avec et sans hospitalisation, fléchés de dates et de noms propres, puis, à mesure, de moins en moins de lignes droites mais des séries de triangles inversés, gouffres et sommets, crêtes et failles qui dessinent, sur le papier quadrillé, la carte de sa mélancolie. De la vie de mon père, je conserve le relief intérieur, le relevé sismographique. Pas plus que lui je ne saurais (ni ne voudrais) la raconter, parcourir ces noms, ces dates qui composent l'histoire à l'ombre de laquelle j'ai grandi. Je peux en suivre du doigt la géographie accidentée, la géométrie inexacte. Je sais qu'elles dessinent la part d'ombre, le négatif de ma vie. Qu'aux failles correspondent ses absences et que, même à distance, j'y étais avec lui engouffrée. Pas plus que lui, je ne sais qui il était. Tout ce que je sais, c'est que, chaque matin, chaque soir, quand il ouvrait ses cahiers, c'était cela qu'il cherchait. Ces lignes innombrables, ces caractères élégants, réguliers, même dans les pires moments, tissent le filet où il cherchait à s'attraper, tendent la toile dont il était le centre absent. C'était cela qu'il cherchait, se saisir, s'attraper, se mettre la main au collet.

On raconte, je ne sais plus où, cette histoire du Golem qui, parce que chaque matin il oubliait où étaient ses vêtements, décide un soir de noter leur emplacement. Au réveil, il parvient enfin à remettre la main sur chacun, passe pantalon, veste et chapeau, mais soudain il s'aperçoit qu'il lui manque encore quelque chose : moi-même, se demande-t-il soudain, où me suis-je laissé, où suis-je donc ? Voilà, je

Extrait de la publication

crois, ce que faisait mon père chaque matin : il attrapait cigarette, stylo et cahier, et il se demandait où il s'était laissé. Il tendait la main, saisissait des défroques, des costumes rapiécés, des manteaux d'Arlequin. Sur la page blanche surgissaient les masques de sa scène intérieure, un peuple nombreux, bariolé, titubant, le Fils prodigue et l'Amoureux éconduit, le Clown et le Pirate, le Flic et le Truand, le Moine et le Débauché, le Bourgeois et le Clochard, le Sage et le Fou. Mais lui, dans tout cela, il n'y était pas. Parfois aussi il tentait un portrait, il énumérait ses qualités, nom prénom date de naissance profession signes particuliers, puis il s'arrêtait net, comme s'il n'y croyait pas : lui-même, où s'était-il laissé, où était-il donc ?

Tu le sais, je suis né d'un père et d'une mère humains. Mes sœurs, pas plus qu'eux, n'ont donc quatre pattes, une tête bête, ni des yeux rouges. Mes enfants non plus. De mon côté, j'ai aussi l'apparence d'un être humain, un peu sombre, peut-être. J'aime l'herbe, mais ne la broute pas, et j'habite un studio donnant sur les arbres, à Montmartre, au pied du Sacré-Cœur. C'est là où je reprends conscience de ma vie. Il y a certainement eu en elle des choses qui m'ont totalement échappé… car je ne les cherchais pas.

Ces phrases que je transcris sont les premières d'un texte intitulé *Le mouton noir mélancolique*. Près de deux cents pages rédigées à la main d'une écriture soignée, corrigées et annotées jusqu'à la fin. Sur la chemise bleue qui les renferme, mon père a écrit « *À "romancer"* ». Ce texte, il le

Extrait de la publication

destinait à d'autres, ma sœur et moi pour commencer. Il a passé les derniers mois de sa vie à l'écrire, dans le petit appartement que nous lui avions aménagé : une pièce blanche et claire, au rez-de-chaussée d'un immeuble moderne, précédée d'un couloir en coude sur lequel ouvraient une cuisine, une salle de bains, une penderie, et dont la paroi du fond était entièrement occupée par une baie vitrée qui donnait sur une voie plantée d'arbres. Il y avait dans ce lieu, comme dans certaines chambres d'hôtel, quelque chose d'impersonnel et de rassurant. Dès que nous l'avons vu, nous avons su qu'il y serait bien, qu'il y échapperait à la peur. Nous y avons installé les meubles et les bibelots rescapés de la vente à Drouot, une grande bibliothèque où tenaient ses livres de droit et les cartons remplis de ses cahiers, un divan et un bureau, des tapis usés, une console Empire, les tableaux de mon grand-père, une photographie en noir et blanc de la malouinière de Saint-Méloir-des-Ondes : les reliques d'une dynastie de notables qui recomposeraient autour de lui le décor d'une vie respectable, lente et feutrée. Les psychiatres l'ont autorisé à quitter la clinique où depuis un an il était enfermé. Il allait pouvoir recommencer à vivre. C'est dans cette chambre qu'il est mort, neuf mois après.

Tout de suite, il s'est approprié cette nouvelle scène. Et durant ces neuf mois, le temps d'une gestation, il s'est inventé un nouveau rôle. Il avait été le Malade, il serait le Médecin ; il avait été le Fou, il serait le Sage. Il s'est remis à lire : pas de romans, mais des essais, saint Thomas et

Hannah Arendt, Jung et Plotin (ce sont les névrosés qui lisent des romans, m'avait dit un psychiatre rencontré peu après sa mort, les psychotiques préfèrent la poésie et la philosophie, ils creusent plus loin dans le réel). Lui-même, dans sa chambre blanche, il se rêvait penseur, moine-savant, il était Abélard isolé et banni, ou l'un de ces mélancoliques de la Renaissance assis à son écritoire, entouré de livres, de globes, de vanités et de miroirs ternis. Ce texte qu'il écrivait n'est pas l'histoire de sa vie mais celle de sa maladie. J'ignore qui est ce « *Tu* » auquel il s'adresse d'emblée, ce tu qui « *sait* » : un autre malade, compagnon d'armes, frère d'âme ? Celui que la maladie avait, en lui, laissé invaincu, impassible ? Ce « *Procureur implacable* » dont il dit que, sa vie entière, il l'a redouté et qu'il espérait fléchir enfin ? Ou bien encore une femme, une compagne rêvée comme celle que s'inventent les enfants tristes et les adolescents solitaires, une Héloïse, dit-il : « *Que n'ai-je une Héloïse à qui écrire parfois dans ma solitude ?* »

Écrivant, il voulait guérir, et sans doute aussi soigner. Fils et petit-fils de médecin, il était devenu professeur de droit. Il voulait mourir en chaire, mourir sur scène : « *Comme Molière, j'eusse voulu mourir en plein cours près de mes chers étudiants. Dieu ne l'a pas voulu, si tant est qu'il se soit exprimé au travers du collège psychiatrique.* » Il a organisé son manuscrit comme l'un de ses cours, avec la même minutie, deux parties, composées chacune de trois chapitres divisés en sections. Ses fêlures, ses absences, ses angoisses, ses délires, il les a fait tenir là, dans des grands *A* et des petits *b*. Il y a dans ce texte un effort insensé. Je sais qui il

Extrait de la publication

était l'écrivant, le corps épuisé, le cœur qui lâchait, les problèmes d'argent, les listes de médicaments scotchées sur le miroir de sa salle de bains. Je sais ce qu'il avait perdu, ses meubles, son appartement, son métier, cette identité sociale à laquelle il tenait tant, et les proches qui fuyaient. Nulle plainte, pourtant, et pas d'accusé. Mais un effort insensé pour rejoindre en lui, par-delà les ruines, celui que la maladie avait laissé intact, encore capable de comprendre, de penser, d'écrire et d'espérer. Cet effort, je le mesure à certains arrangements, certains décalages, certains mensonges : à ce qui, dans son texte, est déjà *romancé* (ainsi, il n'habitait pas « *à Montmartre, au pied du Sacré-Cœur* », mais bien plus bas, dans une petite rue qui donne sur la rue des Martyrs et d'où l'on aperçoit, c'est vrai, le Sacré-Cœur, mais loin au-dessus des toits). Et dans les carnets qu'il écrivait au même moment, pour lui seul cette fois, je lis les pages noires, les failles où s'engouffre tout plan, la peur de mourir abandonné, le poison du passé, le futur absent, la vanité de tout roman.

Reste ce texte. Sur le plateau nu, la scène vide et d'où lui-même s'est désormais absenté, le dernier rôle qu'il a joué. Depuis l'ombre ou la lumière, je ne sais, où il s'est dispersé, il le projette encore, noir sur blanc, ce sont ses mots, sa voix, l'odeur de son tabac, l'éclat incertain, vacillant, d'une étoile abolie, du soleil noir de sa mélancolie. Sur la chemise qui renferme son manuscrit, il a écrit « *À* "*romancer*" » et, à côté, un sous-titre qu'il a ensuite rayé : « *Un spectre dérangeant* ». C'était sa maladie qu'il nommait ainsi. Mais peut-être songeait-il aussi à ce texte qu'il nous léguait, à ma sœur et à moi, et redoutait-il de

Extrait de la publication

nous encombrer, de peser sur nous du poids le plus lourd ? Ce spectre ne me dérange pas. Il m'accompagne, je le tiens par la main, j'entrelace ses mots aux miens, écrivant je lui prête mon souffle, je lui rends sa forme, à travers ce livre je le retiens, je l'ancre sur ma rive.

Peu de temps après sa mort et alors que, déjà, je savais que j'écrirais sur lui (ce livre devait être de toute façon, mais tant qu'il était vivant, ç'aurait été un livre noir, plein d'aveux et de violences), il m'est apparu en rêve, dans l'un de ces rêves si denses, si précis et si francs qu'ils sont l'irruption d'une présence. Il était assis, massif, grave, apaisé, à la barre du vieux voilier qu'il ancrait jadis dans la baie d'Arcachon et, sans me quitter des yeux, sur la mer calme et comme fondue au ciel à force de clarté, il s'éloignait. Ce rêve, je l'ai revu après sous les vers de Michaux — « *Emportez-moi dans une caravelle,/Dans une vieille et douce caravelle,/Dans l'étrave, ou si l'on veut, dans l'écume,/Et perdez-moi, au loin, au loin* ».

On ne perd pas un père, encore moins un père qui était, ou qui s'était, lui-même perdu. C'est de son vivant, peut-être, qu'on l'avait perdu, qu'on ne savait plus qui il était, où il était. À présent qu'il est mort, on réunit ce qu'il a laissé, miettes et cailloux semés dans les forêts de son angoisse, trésors et épaves, on construit le vide, on sculpte l'absence, on cherche une forme pour ce qui, en nous, demeure de lui, et qui a toujours été la tentation de l'informe, la menace du chaos, on cherche des mots pour ce qui, toujours, a été en nous la part secrète, la part muette, un corps de mots pour celui qui n'a pas de tombe, un château de présence pour protéger son absence.

Extrait de la publication

Bond (James Bond)

Mon père voulait être James Bond. Parfois même, quand ça n'allait pas, il était James Bond. Dans ce cas, il mettait ses lunettes d'aviateur, lissait ses cheveux en arrière et, par exemple, il dictait des lettres de candidature à la DGSE et à la DST :

En août 1999, les cours et examens ayant pris fin, je dictai deux lettres de candidature à la DGSE et à la DST. Je pris beaucoup de vin un soir, et allai au commissariat donner mes deux lettres. Mal m'en a pris. J'ai passé la nuit au poste etc etc et le rire du Bon Dieu m'est parvenu quand le commissaire en bel uniforme m'a dit « cela fait drôle à un ancien étudiant d'arrêter son professeur ». Et je pense alors à saint Thomas d'Aquin pour qui l'ivrogne prend des risques inconsidérés et ne rencontre que des ennuis, tandis que le tempérant médite et, s'il agit, est surpris de la facilité des choses.

Mon père voulait être James Bond, parce qu'il voulait être *agent de l'ombre* : « *autre projet à ma mesure : devenir*

agent de l'ombre comme l'on rentre dans un trou de souris ». Devenir James Bond, ce n'était pas être plus grand plus fort plus beau plus voyant, franchir des glaciers à ski sous la mitraille d'un hélicoptère galoper à dos de chameau au milieu d'une horde de rebelles afghans livrer au harpon un combat sous-marin contre une armée d'hommes-grenouilles conduire d'une main un char d'assaut sur la place Rouge tout en empêchant de l'autre une jeune femme courageuse et duplice de crier : devenir James Bond, c'était disparaître, s'éclipser, rejoindre la faille en lui, s'y nicher, à l'abri. Devenir James Bond, c'était aller au trou, comme cette nuit-là au commissariat, mais aussi devenir souris, changer d'échelle, de mesure, telle l'Alice de Lewis Carroll tombée au fond du puits, redevenir tout petit, retrouver une impunité enfantine, se balader avec un chapeau de cow-boy, un pistolet en plastique sans que personne y trouve à redire, avoir le droit de faire n'importe quoi, des bêtises, des *conneries* (de tous les James Bond, c'était Sean Connery son préféré ; avant de dicter ses lettres, il l'avait croisé dans sa rue, « *avec sa très belle tête toujours, mais un peu impotent* » et « *l'histoire ancienne* » lui était « *revenue* »).

Devenir James Bond, c'était aussi rejoindre l'histoire ancienne, la mythologie familiale. La famille comptait deux héros. Mon père en parlait, mais dans ce qu'il disait il y avait toujours une incertitude, on ne savait jamais ce qui était mythe ou histoire, roman ou fait. Un jour, peu après la mort de mon grand-père, je vais à Saint-Malo. Mes tantes nous ont interdit, à mon père, ma sœur et moi, d'assister à l'enterrement. Il faut, seule, et pour nous trois,

Extrait de la publication

trouver un rite, inventer une cérémonie, entendre, pendant la messe des morts, son nom rejoindre le trois-mâts suspendu dans la nef de la cathédrale, vérifier que tout cela existe, la malouinière de Saint-Méloir, la maison de la porte Saint-Vincent, m'assurer, peut-être, que fille du mouton noir et bannie avec lui, je peux cependant renouer les fils d'une lignée. Au matin du jour des morts, je marche au hasard dans les rues désertes quand je vois, dans la vitrine d'un magasin d'antiquités, deux livres signés de mon arrière-grand-père. L'antiquaire me dit qu'il vient juste de les exposer. J'y lis un signe, bien sûr. Je découvre aussi que mon père n'a pas menti. Il y a donc une autre histoire, qui n'est pas de brouilles, de hontes et de secrets, une histoire mêlée à la grande, avec des éclats et des gloires. Sur la page de garde de l'un des livres, je découvre le visage de mon arrière-grand-père : une « *très belle tête* », un menton altier, les paupières en biseau et la chevelure crantée d'un acteur américain des années 50. Il raconte le siège de Saint-Malo par les troupes alliées, comment il a recueilli des civils et caché des hommes valides recherchés par les Allemands à l'ombre des caves de l'hôpital dont il était le médecin-chef, comment il opérait sous les bombardements tandis que mon arrière-grand-mère jouait au bridge, imperturbable, un héros, donc, ou presque, car, grand bourgeois catholique, il avait quand même mis à la porte quelques civils pour faire de la place aux bonnes sœurs, son ton est sec et martial, avec, dans la dernière phrase, une soudaine emphase : « *J'ai fui la Nécropole !!* » L'autre était un vrai héros, un grand résistant, le commandant Joseph Pouliquen,

Extrait de la publication

j'ai porté pour différer sa mort, ce portrait en vingt-six angles et au centre absent, ce portrait en vingt-six autres et au moi échappé, mon père n'était pas comme les autres, il était les autres, il ne voulait pas s'en faire aimer, il cherchait, en lui, celui qu'il pourrait aimer, tous l'habitaient simultanément (il racontait cette blague : comment tuer un caméléon ? — En le posant sur un tissu écossais), le Mouton noir et le Napoléon du Grand Nord, le Père jésuite et James Bond, le Flic et le Traître, le Fou et le Sage, tous logés de force en un seul corps qui par eux a souffert mille morts et vécu autant de vies, réunis en une seule présence désormais anéantie, cette troupe de masques une dernière fois j'en ai soufflé l'appel dans ma corne de mouton, mais lui manque encore, la présence qui les réunissait, le corps qu'ils habitaient, la voix, le rire, le regard qui les animait, tout cela que je ne peux ni rappeler, ni épeler, dont aucun mot ne porte trace mais seulement, fixes et froides, les photos que je ne parviens toujours pas à regarder, il a refusé la tombe, la pierre, le masque de gisant et l'ultime visage, il a préféré les cendres à tous vents dispersées, peut-être a-t-il trouvé, dans le désert blanc de la mort, ce que depuis toujours il cherchait : le droit, enfin, de ne plus être quelqu'un ?

Belle-Ile, 26 mars 2009.

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 22 octobre 2009.
Dépôt légal : octobre 2009.
1er dépôt légal : juin 2009.
Numéro d'imprimeur : 75003.

ISBN 978-2-7152-2929-7/Imprimé en France.

173105

Extrait de la publication